

Ironie Ironie Ironie

Interrogation Critique et Ludique n°171 – décembre 2013

<http://ironie.free.fr> – ISSN 1285-8544

IRONIE : 51, rue Boussingault - 75013 Paris

Blog Ironie : <http://interrogationcritiqueludique.blogspot.fr>

Marcelin Pleyne dans l'atelier de Robert Motherwell

New York, 11 octobre 1988

Passé l'après-midi en compagnie de Robert Motherwell.

Je quitte New York à 10 heures pour me retrouver une heure plus tard à Greenwich où un des assistants de Motherwell m'attend pour me conduire à Banksville. Le temps est au beau fixe et la campagne une splendeur... l'automne venant les feuillages rougeoient et jaunissent en même temps... nous traversons un paysage boisé chaud et doux comme le miel... Parfois de la voiture le vent chasse les feuilles qui tombent en pluie comme autant de pièces d'or. Nous sommes à peine à une heure de New York et dans un des plus magnifiques sites naturels que l'on puisse imaginer. Ceux qui découvrirent la baie de l'Hudson ne découvrirent pas New York mais le Nouveau monde de la nature dans toute sa splendeur.

Robert Motherwell nous attend, il n'a pas changé et je le retrouve tel que je l'ai vu la dernière fois, il y a... peut-être une dizaine d'années. Un peu plus voûté peut-être. Il se plaint de l'arthrite qui lui rend pénible l'usage du bras droit. Mais ce qui immédiatement et aujourd'hui comme hier, et peut-être plus qu'hier, me frappe, c'est l'extrême élégance du personnage. Barnett Newman, si je me souviens bien, portait ostensiblement un monocle, rien de tel chez Robert Motherwell... l'élégance est tout intérieure et d'intelligence sensible – pas la moindre pose. De toute évidence, l'homme est désabusé autant qu'il est possible, mais cela même participe, concourt à une distinction exemplaire. Je ne peux pas ne pas penser que je me trouve devant un des plus grands peintres vivants. Mais ai-je jamais rencontré un artiste qui soit aussi intelligemment lui-même ? Jamais. Je crois être moi-même suffisamment... décapé pour reconnaître le moindre effet de faux semblant... et qu'il y a toujours, chez tous les artistes que j'ai rencontrés, au moins des traces de vulgarité... Rien de tel ici, pas la moindre trace... tout semble passer... ailleurs. Je n'ai eu un tel sentiment que lors de ma seule et unique rencontre avec Georges Bataille, en 19... L'œuvre et, plus que l'œuvre, ce qui donne dimension et réalité à l'œuvre, occupent toute la place, autorisent un regard d'une lucidité transparente sur soi-même et sur l'autre... parce que d'abord sur le passé, qui a définitivement cessé d'être encombrant. Si ce n'est, comme il me le dit lui-même, en ce qu'on ne cesse (universitaires et autres), jour après jour, de venir lui en demander témoignage. Et moi-même, bien entendu, d'une certaine façon.

Avec les précautions d'usage (cet usage consiste pour moi à citer le mot de Gide : « Ce ne sont pas les questions qui sont indiscretes, ce sont les réponses »), je lui demande quelques informations sur sa famille. Dans ses biographies, il cite la date de la mort de son père mais jamais celle de sa mère. J'apprends ainsi qu'elle est morte très âgée en 1973, mais qu'elle était malade depuis de très nombreuses années. Motherwell me dit qu'elle était psychotique, et depuis fort longtemps. Et il ne me cache pas qu'il a énormément souffert du caractère manifestement déséquilibré de sa mère. Il me fait par contre le plus bel et le plus chaleureux éloge de son père, qui était banquier : « C'était un gentleman. » « Il est mort lors de ma première exposition chez Peggy Guggenheim. Il n'a ainsi jamais su quelle bizarre personne était son fils. » Le père a eu incontestablement une influence déterminante sur le fils, et si celui-ci a finalement choisi la carrière artistique plutôt qu'une carrière plus évidemment acceptable pour le père, on peut sans doute dire que le caractère particulier de cette carrière –

l'assurance culturelle qu'elle n'a cessé de construire à travers des études – est une forme d'hommage rendu à l'intégrité paternelle. L'entêtement de Cézanne, la constance dans une force qui l'entraîne à être plus que lui-même, c'est-à-dire lui-même, ne sont-ils pas une forme d'hommage rendu au père ? Je pense à l'instant que le père de Cézanne était lui aussi banquier. Et pendant que Motherwell me parle, je ne peux pas ne pas évoquer ce que j'écrivais ici même, avant-hier, de la sensibilité de Cézanne, de la façon dont elle s'est construite. Certes, le monde de Cézanne n'a que fort peu à faire avec le monde qu'a traversé Motherwell. Aix-en-Provence n'est en aucune façon comparable à New York. Mais il n'empêche que pour tout véritable artiste, la question, l'une des questions les plus essentielles, est de savoir comment sauver sa sensibilité. Non pas de savoir comment s'en préserver – comment s'en sauver –, mais de savoir comment la sauver, comment la préserver et la cultiver. Comme j'interroge Robert Motherwell sur la série des tableaux sur lesquels il a écrit, en français, « Je t'aime », il me dit qu'il vivait alors avec l'une des femmes les plus difficiles, cruelles, méchantes et castratrices qu'il ait connues, et que ce mot, écrit en français dans ses peintures, n'était pas adressé à une personne particulière – parce qu'alors cette personne n'existait pas –, mais qu'il était adressé en quelque sorte (envers et contre ce qu'il vivait) à l'existence de l'amour. Et il ajoute ceci, qui me paraît curieux et important : « Je ne pouvais pas écrire *I love*, ça aurait été trop banal, mon sentiment ne se trouvait pleinement exprimé qu'en français. » Il faut noter la présence soutenue de mots français dans la peinture et dans les papiers collés de Robert Motherwell. Que la France n'ait pas su reconnaître cela, dit assez le masochisme avec lequel ce pays se traite lui-même.

Ce qui, dans l'implicite, me semble évident, c'est la conscience que Motherwell a dû avoir très tôt de la grande vulgarité du milieu pictural de la scène new-yorkaise.

Comme je lui fais part de ma réserve sur une grande partie de l'œuvre de Clyfford Still, il me raconte cette anecdote, qui est proprement ahurissante et, si je puis dire, criante de vérité. Un jour, Clyfford Still ayant attrapé un rat dans son atelier, décida de le clouer sur le mur. Puis il mit une toile devant ce mur et comme il s'absenta quelque temps, les visiteurs furent alertés par l'effroyable odeur qui régnait dans la pièce jusqu'à ce qu'on découvre finalement la charogne derrière la toile...

Autre anecdote qui, à sa façon, n'est pas moins significative... Autant que je me souviens, il s'agit d'un rêve qu'aurait rapporté Matta. Le rêveur entre dans son atelier et découvre Picasso qui le regarde, assis, les bras croisés... Il quitte aussitôt la pièce pour passer dans une autre et trouver là encore Picasso dans la même position. Autant dans une autre pièce, puis dans une autre, à l'infini.

Motherwell me rapporte cela peu de temps après que je lui ai parlé de Pollock.

*

Nous parlons ainsi sans interruption pendant près de cinq heures. Et comme je me sens fatigué, j' imagine l'effort considérable que fait mon hôte qui, avec la délicatesse qui a dominé tout notre entretien, continue à me dire qu'il n'en est rien.

Cette politesse qui n'est plus de notre temps, fait que je ne suis jamais certain de me faire entendre lorsque je dis combien je suis touché de l'accueil que l'on m'a fait, et sincèrement désolé d'avoir si longtemps occupé un temps que je sais précieux. Robert Motherwell m'a dit un peu plus tôt qu'il était forcé de peindre la nuit (s'il ne voulait pas être dérangé par le téléphone et divers autres formes de demandes), ce qui était un réel dommage pour lui.

*

Je rentre à New York en voiture avec le secrétaire de Motherwell... Soleil couchant sur les bois de pourpre et d'or... puis dans l'étendue et le miroitement brillant de l'Hudson que nous longeons sur plusieurs dizaines de kilomètres. Enfin New York éblouissant comme un lingot d'argent. Qui n'a pas vu New York de cette rive n'a vu qu'un squelette vide et inanimé.

Marcelin Pleynet,
Extrait du *Journal de l'année 1988* (inédit).

Ezra Pound

Nice, vendredi 18 janvier 2002

J'ai quitté un peu précipitamment Paris samedi dernier... fatigue ? angoisse ? mais quelle angoisse si ce n'est celle de ne pas travailler, et d'être, à Paris, constamment débordé par des obligations de plus en plus étrangères à l'essentiel de mes préoccupations... des préoccupations dont ce cahier témoigne tant bien que mal...

Josyane Savigneau m'ayant demandé un article sur la nouvelle édition des *Cantos* de Pound... pour *Le Monde des livres*, j'ai choisi ce prétexte pour quitter Paris et retrouver ma petite maison de Costebelle... où la bibliothèque, il est vrai, contient l'essentiel de ce qui a été publié sur Pound.

J'aurai ainsi passé huit jours dans la meilleure compagnie et dans la solitude la plus totale.

L'article est écrit¹. Je n'étais pas sûr de le mener à bien. Je le remettrai à Jo. S. lundi. Mais il n'est qu'un mince et misérable reflet de ce qui s'est joué pour moi, au cœur de cette semaine, à la lecture des *Cantos*.

Impossible d'aborder l'œuvre de Pound sans traiter d'abord tout le XX^e siècle. Les conditions d'existence sociale des hommes, les mouvements de leur pensée.

Et aujourd'hui plus particulièrement (constitution de l'Europe – création d'une nouvelle monnaie – mondialisation), les mouvements stratégiques qui ont occupé la pensée des plus grands écrivains du XX^e siècle (Joyce, Céline, Pound) s'éclairent comme jamais. J'y reviendrai.

En tenant compte de ce qui, en effet, singularise le parcours, la stratégie de Pound : l'Amérique, l'Europe et la Chine.

Rentrant à Paris demain, j'emporte avec moi l'ensemble des notes réunies au cours de cette semaine, en espérant pouvoir les reporter dans ce cahier.

*

Trouvé, dans le dossier des documents que depuis près de quarante ans j'amasse sur Pound, un article d'André Velter publié dans *Le Monde des livres* du 20 juin 1986. Pour André Velter, en 1986, *Les Cantos* sont plus proches du déferlement cacophonique que de la polyphonie universelle ; il écrit : « J'avoue que mon aversion déclarée pour l'homme [...] n'avait pas suffi à me préparer à une telle déception » devant « un ancien maître en infamie qui est en train d'infecter la région ».

Si je ne me trompe pas, c'est ce même André Velter qui, aujourd'hui, dirige la collection *Poésie* aux éditions Gallimard.

.....

Nice, dimanche 17 février

Bon pour un livre. Assez bon. Musique. Trop de notes. Sensation impossible. La vie. Bien. Excès brûlé pour la vie. Introibo ad altare Dei. Ad Deum qui laetificat juventutem meam. Le bleu. Je teste le

¹ Cf. M. P., « L'Épopée d'Ezra Pound », *Le Monde*, 8 février 2002 ; repris dans *L'Infini*, n°79, été 2002.

bleu. Bleu au-dessus et dans les yeux. Le ciel de Bethléem. La baie dorée des anges. Là-bas. Des périodes où tu n'es pas raisonnable du tout. Un enfant. Il ne paraît pas qu'il ait possédé de dons. Grand soleil, et la neige. Aujourd'hui je ne savais que dire à ces femmes qui m'attendaient.

*

Sur les montagnes – toujours les jardins – crocus violet – forêts de mimosas. La Méditerranée étendue. Chambre éblouie. Rouge-gorge. À l'angle de la bibliothèque, la passagère, la terre cuite, la petite idole grecque (VIII^e siècle avant notre ère). *Le Póntos*.

Ad Deum qui laetificat juventutem meam.

« Si vous avez la chance d'avoir habité Paris lorsque vous étiez jeune, alors partout où vous irez pendant le reste de votre vie, cela restera en vous, car Paris est un transport, une fête mobile. » (Hemingway, lettre, 1950.)

Nice, lundi 18 février

« Pour ces hommes la vie est au plus fort de la mêlée. » Ezra Pound sur François Villon, *L'Esprit des littératures romanes*, p. 262.

« Les gens d'éminent mérite dépendent des temps. » Baltasar Gracián.

Parmi mes premières notes sur Pound, ces deux citations de « La Tentative poétique d'Ezra Pound », de Michel Butor (1956), qui devaient, dans les années suivantes, m'engager à aller plus avant...

« Pound a une conscience extrêmement forte de la puissance et du sérieux de la poésie. Elle n'est nullement pour lui un divertissement, de la "littérature", mais une fonction indispensable à la bonne marche d'une société parce qu'elle est la sauvegarde, l'hygiène et la médecine du langage. »

« Étant donné l'état des choses, l'activité du poète est forcément révolutionnaire. En effet, à l'intérieur d'une société qui pervertit le langage, il démasque cette perversion ; il est donc en lutte ouverte. »

Je suis arrivé avec le projet de reprendre ici mes notes sur Pound. J'aurai passé ces derniers jours à les relire et m'égarer à nouveau dans cette profonde forêt. Passant des *Cantos* à la monumentale biographie de Humphrey Carpenter (Belfond, 1992) – vulgaire mais riche d'informations –, à l'*Index* d'Edwards et Vasse.

Repris le long essai, « La compromission poétique », que j'ai écrit en 1976 et publié en 1977 dans *Art et Littérature* (éditions du Seuil)... Rien de cette importance depuis... sur la poésie en général et sur Pound en particulier.

Aujourd'hui l'émotion l'emporte, le poème met en mouvement. Qui motus cogitationis celeriter agitatus per se ipse delectat (Cicero, *Orator*). Ce que *Les Cantos* mettent en mouvement... multiplicité, charges des sensations, emportement... les nerfs à vif... excès de la vérité... « tempesta di mare »... la méthode des *Cantos*, celle d'un navire, celle d'un homme traversant une tempête sur un navire qu'il doit contrôler à une vitesse qui excède la pensée – pensée salvatrice qui excède la pensée... un homme dans la langue... qui en dit toujours trop, et pas assez...

Les Cantos comme auto-biographie.

De ce point de vue, lettre à Dorothy Shakespear... en 1913 : « La vraie méditation est... sur sa propre identité. »

Pourquoi cette « identité » de la langue dans la tempête... en 1913 ? « On dirait que l'Orient m'arrive de toutes parts. »

1913... janvier 2002. Josyane Savigneau me demande d'intervenir dans *Le Monde* à propos de la réédition des *Cantos*.

Enquête, ça et là, sur Ezra Pound.

– Ezra Pound... vous connaissez ?

– Oui, c'est un écrivain fasciste.

– Vous l'avez lu ?

– Non.

Autant pour les « anti-fascistes » – pour les autres, Olga Rudge raconte qu'en 1967 « l'un d'eux avait dressé sa tente à la porte de la maison... Un autre faisait preuve d'une dévotion tellement insistante que je lui ai dit : "Je vous laisse entrer si vous pouvez citer une ligne d'Ezra Pound – n'importe laquelle." Il en a été incapable... » (p. 968.)

Suite à mon article dans *Le Monde* où, ayant tenu compte de l'information générale sur le « fascisme de Pound », j'ai cru devoir ne parler que des *Cantos*, je reçois un fax, téléguidé par je ne sais quelle confrérie : « Comment peut-on présenter les poésies de Pound sans parler de son engagement actif dans la "cause" fasciste en Italie ? »

Suivent quelques lignes extraites de la *Columbia encyclopedia* : « Les Américains l'ont inculpé pour haute trahison... », etc.

Où je constate que la lecture de la presse et d'une encyclopédie ou d'une autre suffit aujourd'hui à faire une culture. À quoi bon lire les livres.

La correspondante, qui me connaît assez pour savoir qu'elle peut me faire parvenir un fax aux éditions Gallimard, n'a de toute évidence jamais ouvert un de mes livres, récents (*Le plus court chemin*, *Les Voyageurs de l'an 2000*, Gallimard) ou anciens, *Art et Littérature* (« La compromission poétique », p. 31-61), où la poésie de Pound est envisagée en fonction de ses préoccupations et de ses inspirations politiques, d'un point de vue, il est vrai, qui suppose un engagement moins convenu... plus réfléchi.

Les mouvements convenus, et propres à « l'anti-fascisme » sommaire et précipité qui surgit avec complaisance ça et là... ne sont-ils pas d'un même ordre et aussi suspects que ceux propres à l'emphase d'un « philo-sémitisme » de convenance ?

Devant de semblables manifestations, comment ne pas supposer que, plus ou moins consciemment, c'est le ressassement obsessionnel et les nostalgies de la vieille bi-partition du monde qui parlent.

Faut-il encore s'attarder sur ce misérable épisode de la biographie de Pound, par ailleurs en tout point admirable ?

Si l'on est objectivement occupé par les modes d'avilissement et d'asservissement de la pensée actuels, n'y a-t-il pas d'autres urgences ?

Et si l'on s'intéresse réellement, effectivement, à l'œuvre de Pound, ne faut-il pas, avant d'en faire l'économie en la stigmatisant « fasciste », se demander si sa lecture n'offre pas, comme nulle autre, un éclairage essentiel sur les « fascismes » et « l'antisémitisme » implicitement actifs dans les reins et dans les cœurs, par ailleurs, bien entendu, politiquement corrects ?

La liberté, la libre pensée ne fait pas partie de notre héritage génétique – l'asservissement, si.

Hemingway, en 1955 : « Je suis heureux de rendre hommage à Ezra, mais ce que j'aimerais faire, c'est le faire sortir de Saint-Elisabeth [l'asile de fous où les Américains enferment Ezra Pound pendant plus de douze ans]. »

En 1956, Hemingway envoie un chèque de 1 000 dollars à Pound « pour ses dépenses ». Pound refusa de l'encaisser mais il le fit encadrer.

En 1921, alors qu'il fait connaissance d'Ezra Pound, Hemingway écrit : « Son style, quand il se trouvait en pleine possession de ses moyens, était si parfait, et lui-même si sincère dans ses erreurs, si attaché à ses fautes, et si dévoué à autrui, que je l'ai toujours tenu pour une sorte de saint. Il était irascible, certes, mais peut-être beaucoup d'autres saints l'étaient-ils aussi. » Cette note a été reprise, en 1958, pour constituer un chapitre de *A Moveable Feast* (Une fête mobile), traduit en français *Paris est une fête*.

Sachant qu'Hemingway n'a jamais cessé de déclarer l'admiration et l'estime qu'il portait à Pound, je me demande où se situent ceux qui n'en finissent pas de réactualiser la demande du même misérable procès.

Comme dans ces pays le philo-sémitisme cache un anti-sémitisme honteux, les procès politiques faits à certains écrivains, que cachent-ils politiquement ?

Et si un écrivain comme Hemingway maintient et se prépare à publier, en 1958, ce qu'il pensait d'Ezra Pound en 1921, que faut-il en conclure ?

Quelle sorte d'expérience singulière autorise Hemingway à porter un tel jugement ? Hemingway engagé dans les deux grandes guerres et avec les Républicains pendant la guerre d'Espagne.

L'œuvre, bien entendu, en témoigne, et non moins certainement sa vie – et sa correspondance (voir les *Lettres choisies*, Gallimard, 1986) : Hemingway sait ce que cela suppose que d'être un poète.

Il faut lire le Canto XVI pour comprendre que Pound savait et qu'Hemingway savait, et que Pound savait qu'Hemingway savait, et qu'Hemingway savait que Pound savait ce que c'est que d'être un écrivain.

« Et je me baignai dans l'acide pour me délivrer
des tiques de l'enfer
[...]
Et Henri Gaudier y est allé,
et on l'a tué
[...]
Et Ernie Hemingway y est allé,
trop pressé,
Et on l'enterra pendant quatre jours.
[...]
À la fin y s'attaquaient pour manger,
Sans ordres, les bêtes sauvages, on y fait
Prisonniers ; ceux qui parlaient français disaient :
"Poo quah ? Ma foi on attaquait pour manger."
[...]
Liste officielle des morts 5 000 000. »

Il faut assumer pour comprendre. Il faut courir le risque d'assumer pour comprendre. Pour penser. Dites-moi ce que vous avez fait, dites-moi ce que vous avez vécu, je vous dirai ce que vous pensez. Dites-moi ce que vous avez vécu et ce que vous avez fait, je vous dirai à quelle sorte de poésie vous avez accès.

La poésie, c'est un risque couru dans « une participation exceptionnelle au dialogue historique des pensants ».

Avec *Les Cantos*, et dès les premiers *Cantos* et jusqu'au tout dernier, Pound est engagé dans « une participation exceptionnelle au dialogue historique des pensants ».

² Voir les pages du *Journal de l'année 1971* publiées dans *L'Infini*, n°79, été 2002.

Quoi que je puisse écrire
dans l'intervalle.

24 août 1966. »

Savoir ce qui fixe une certitude. Ce 15 avril 1971, à l'église de San Giovanni e Paolo, à Venise. Une certitude. L'histoire lumineusement traverse l'église, ou je ne sais quoi. Une distance. L'esprit saint. Dans *Paris est une fête*, Hemingway intitule le chapitre qu'il consacre à Pound « Ezra Pound et son bel esprit ». Le bel esprit de Pound. Pas de tristesse. Une évidence. C'est frappant.

La vingtaine de pages que je consacre à l'évènement dans mon journal de l'année sont, en grande partie, consacrées à la musique de Stravinsky. Évocation de Monteverdi... l'évènement était musical, dehors il y avait du soleil partout sur la Sérénissime.

Repris treize ans plus tard dans *L'Amour vénitien* :
« L'esprit s'accroche à la musique. »

Le Caractère écrit chinois, matériau poétique, de Fenollosa et Pound, est publié par les éditions de *L'Herne* en mai 1972. Ezra Pound meurt au mois de novembre.

Ce n'est qu'au retour d'un voyage de trois semaines en Chine, en 1974, que je m'emploierai à clarifier ma lecture des *Cantos*, publiée sous le titre « La compromission poétique » dans *Art et Littérature* (1977).

Entre l'Amérique et la Chine. Pound enquête sur l'Europe. Qui peut faire aujourd'hui l'économie de ce parcours ?

Pour un tel voyage, le point de départ joue évidemment un rôle. On ne peut pas oublier que Pound est américain, et que, quoi qu'il fasse et quoi qu'il écrive, c'est l'Amérique qu'il vise.

Pound, certes, a une grande connaissance de la Renaissance italienne et une expérience concrète de la société italienne, mais dans cette traversée même, lorsqu'il mobilise la Chine, c'est une « renaissance américaine » qu'il vise.

Il sera réellement surpris et très profondément troublé que l'on considère comme une trahison ses émissions à la radio fasciste italienne à destination de l'Amérique. Pound s'identifie si totalement aux États-Unis d'Amérique qu'il ne peut pas comprendre que l'on ne reçoive pas ses critiques comme venant en quelque sorte du plus patriote – sincèrement patriote – des Américains.

C'est si vrai qu'à la fin de sa vie, considérant la crispation qui le conduit progressivement à un antisémitisme de propagande de plus en plus explicite, il déclarera à Allen Ginsberg : « La pire erreur que j'ai commise a été ce stupide préjugé banlieusard, l'antisémitisme. »

En 1939, il écrivait : « La civilisation européenne part à vau-l'eau et l'Amérique ne se met pas au travail. »

C'est à son initiative que ses interventions à la radio italienne des programmes ondes courtes destinés à l'étranger s'ouvrent à chaque fois par la déclaration : « L'Europe appelle !... Ezra Pound d'Europe pour l'héritage américain ! »

Après son arrestation, lors de son arrivée aux États-Unis et alors qu'un journal new-yorkais laisse supposer qu'il pourrait être condamné à mort, Pound est persuadé que s'il rencontrait Harry Truman il parviendrait à le convaincre du bien fondé de sa campagne en faveur d'une renaissance américaine.

L'antisémitisme de Pound ne tombe pas du ciel, pas plus que de la propagande fasciste en Europe. Lorsque Pound, en 1967, qualifie son antisémitisme de préjugé banlieusard, il met au jour une des

racines de son engagement en faveur de l'Amérique, et qui fait aussi effectivement de lui un citoyen américain, un patriote convaincu.

Ezra Pound a passé son enfance et son adolescence dans la banlieue de Philadelphie. Lorsque ses parents s'installent à Jenkintown, il a 5 ans. Il a 7 ans lorsque la famille quitte Jenkintown pour Wyncote, toujours dans la banlieue de Philadelphie, où Ezra Pound vivra jusqu'à son départ pour l'université, et ses parents jusqu'à leurs retraites.

Et c'est à Wyncote, dans l'ancienne demeure familiale, que Pound se rendra, en 1958, dès qu'il sera libéré de l'asile de Saint-Elisabeth où il a été enfermé plus de douze ans.

Humphrey Carpenter, dans sa biographie de Pound, met très clairement l'accent sur le racisme et l'antisémitisme qui structurent la communauté blanche aux États-Unis, à la fin du XIX^e siècle.

En avril 1892 (Pound a 7 ans), le journal de Jenkintown, *Hatboro Public Spirit*, rapporte que les nouveaux propriétaires de l'hôtel Beechwood, près de la gare, avaient décidé que « dorénavant aucun Juif ne sera plus pris en pension ». Selon un contemporain d'Ezra Pound, « c'était là l'expression d'un préjugé qui n'était jamais bien loin... ». L'antisémitisme n'avait pas cours dans la famille de Pound, mais on ne pouvait en nier l'existence dans l'ensemble de la communauté presbytérienne... et autre.

Que sait-on réellement de cette Amérique-là ? Et de son passage d'un racisme et d'un antisémitisme explicites à un racisme et un antisémitisme honteux ?

L'antisémitisme, préjugé banlieusard, ne fut pas cantonné à la périphérie de Philadelphie. En 1920, l'industriel américain Henry Ford, à qui l'on doit une théorie d'action industrielle, le « fordisme », publiait dans sa revue *The Dearborn Independent* une série d'articles farouchement antisémites, rendant les juifs responsables de tous les maux dont souffrait la société américaine, de Tammany Hall à la corruption, du trafic d'alcool à la « sensualité » de la musique de jazz. (cf. H. Carpenter.)

Que savons-nous de l'histoire des États-Unis, de la conquête de l'Ouest et du génocide qui l'accompagne, aux crispations de la communauté blanche protestante face au développement de l'immigration ?

Qu'en est-il de cette affaire dans ce qui fait aujourd'hui des États-Unis un des derniers pays dits démocratiques à appliquer la peine de mort ?

En 1969, lors de son ultime séjour aux États-Unis, en compagnie d'Olga Rudge, Pound, lors d'un nouveau pèlerinage à Philadelphie, rend visite à deux vieilles filles qui avaient été à l'école avec lui. Les deux vieilles demoiselles, vivant désormais dans une maison de retraite quaker, diront qu'elles avaient été « très secouées » en constatant qu'Ezra et Olga voyageaient ensemble « alors qu'ils n'étaient pas mariés ! » En 1969 !

La religion est l'autre et même versant de cet état d'esprit communautaire, et de ses crispations.

En 1934, Pound, aussi clairvoyant que possible, écrit : « Il est amusant, après tant d'années, de constater que mon désaccord avec Eliot est d'ordre religieux, chacun accusant l'autre de protestantisme. » (p. 556.)

La religion vient inévitablement conforter une église, ou une autre – question d'organisation : économique, polythéiste, monothéiste, juive, chrétienne, catholique, islamique, protestante, puritaine, scientologique, voire laïque ; les économies libidinales diffèrent et la monnaient. Eliot, après avoir lui aussi flirté avec le fascisme, a sans doute choisi le catholicisme plus sagement et plus à couvert.

Pound, si l'on veut, est plus ambitieux ou plus fou, il a plus de génie (plus de « talents » – là aussi est le danger), il choisit la crise, il assume l'ampleur de la crise... (*Les Cantos* en témoignent.) Et quand

conviendra-t-on que cette crise est démentielle ? Rimbaud ne l'a-t-il pas mis en évidence : « Si les vieux imbéciles n'avaient pas trouvé du moi que la signification fausse, nous n'aurions pas à balayer ces millions de squelettes... », et déclarativement : « Mieux vaut quitter ce continent [entendre l'Europe du XIX^e et du XX^e] où la folie rôde pour pourvoir d'otages ces misérables. »

Pound assume la crise avec une force et un courage en tout point extraordinaires, tels qu'ils lui permettront de se saisir, comme arme, des idéogrammes et de la pensée chinoise.

Comment, dans ce contexte, ne pas appliquer à Pound ce qu'il écrit de Sigismondo Malatesta, qu'il avait « agi *parce qu'il* ne savait jamais ce qui se passerait ensuite – il *n'attendait* pas pour agir ».

Tout est impliqué dans ce geste poétique qui ne sait pas ce qui se passera et qui n'attend pas pour *agir*.

Et c'est ce que dévoile l'œuvre de Pound, le tout de ce qui est impliqué, jusque et y compris la crispation fasciste qui porte ce tout et dont le geste même ne peut se dégager.

Les Cantos portent témoignage de la nécessité d'un dégagement qui véhicule ce dont il doit se dégager.

Le risque est dans le geste poétique – dans ce qui constitue le « daïmon » d'Ezra Pound.

Pound est-il intolérable, insupportable parce qu'il fut antisémite et parce qu'il fit de la propagande sur les ondes fascistes ? Il y en eut bien d'autres plus sérieusement et essentiellement engagés.

Pound est insupportable parce qu'il révèle au cœur de la société américaine engagée dans la lutte contre le fascisme – dont elle veut croire qu'il ne sévit qu'en dehors d'elle-même – le nœud, la crispation nouée au cœur de l'histoire, au cœur de son histoire et de sa civilisation.

Pound ou Céline, différemment, sont insupportables parce qu'ils en disent trop. Parce qu'ils en disent plus que les simples et politiquement corrects discours des consciences masquées.

C'est aussi à travers de semblables œuvres, portant jusqu'à sa crispation physique « la légende douloureuse » de la culture, que s'établit une histoire dont le lieu nous est connu – une histoire qui a effectivement eu lieu. Une histoire, différemment mais dans tous ses aspects – je dis bien dans tous ses aspects sans exception –, occupée par le même empoisonnement. Et aujourd'hui encore non moins monstrueusement dans les dénégations bien pensantes.

Qu'est-ce qui aujourd'hui – février 2002 – occupe le discours de la bien-pensance politique ? Et notamment celui du président des États-Unis, George Bush, célébrant, en Asie, la lutte contre l'axe du mal ?

Ce discours ne rappelle-t-il pas celui de la banlieue de Philadelphie où Pound fit ses classes, avec les deux demoiselles finalement retirées dans une maison de retraite quaker, et « très secouées » en constatant que Pound et Olga peuvent voyager ensemble alors qu'ils ne sont pas mariés ?

De cet enjeu, l'œuvre de Pound établit un vaste déploiement culturel et géographique, conscient que la lutte entre le bien et le mal n'est qu'une forme convenue d'aveuglement, et que seule la conscience de « l'erreur » fait douloureusement mais incontestablement conscience.

Il sera écrasé en constatant à la fin de sa vie qu'il s'y est lui aussi laisser prendre... en constatant que son œuvre témoigne plus que toute autre de cette prise... et de sa « légende douloureuse » (comme l'écrivait déjà Lautréamont en 1870).

Les ultimes déclarations de Pound sur *Les Cantos* sont particulièrement significatives et à interpréter objectivement : « Tort, tort, tort, j'ai toujours eu tort. À quatre-vingt-sept pour cent »... Il n'en

continue pas moins à éditer *Les Cantos*... convaincu en dernière instance que, par exemple, « ni Robert Frost ni Eliot ne regarderont des FAITS indéniables ».

Et combien d'autres avec eux, aujourd'hui encore.

Quels sont ces faits ? Pour Ezra Pound, la découverte de l'Europe (Londres, Paris, Venise) et ce qui de l'Europe « part à vau-l'eau », la Chine (Confucius sans Lao-tseu, mais Confucius c'est aussi toute la Chine)... et l'inexorable cheminement de l'Amérique qui trahit son destin et celui de ses fondateurs : Jefferson, Quincy Adams, Jackson, Van Buren (Canto XXXVII).

De l'Amérique, il note et publie en 1914, dans *The Egoist* : « La civilisation moderne a engendré une race aux cervelles semblables à celles des lapins... » Et à propos de la Nouvelle-Angleterre telle que Robert Frost l'a décrite : « Il est difficile de dire si une telle existence diffère grandement de celle des chevaux et des moutons. » En 1939 : « Je n'ai pas à essayer d'être américain... Suis-je américain ? Oui, et merde pour l'état présent de ce pays. » Et un peu plus tard : « Toute l'Amérique est un asile de fous. »

William Carlos Williams, qui reconnaît que Pound a « pour les séquences métriques l'oreille la plus fine, géniale même, que nous ayons jamais eue », pourra par ailleurs écrire : « Ezra fait partie d'un groupe bien connu d'Américains qui ne peuvent pas supporter le virus démocratique... »

Voilà un FAIT indéniable. « L'oreille » la plus fine, la plus géniale, fait problème à l'idée que le provincial W. C. Williams se fait de la démocratie américaine... et lui renvoie en écho une version du fascisme mussolinien... hanté par la « sagesse » de Confucius.

Cette oreille assume toutes les séquences métriques de l'Amérique, de l'Europe et de l'Asie.

Pound qui, avec Olga Rudge, redécouvre et révèle à la « civilisation » l'œuvre de Vivaldi, alors tout à fait oubliée. Devant le buste de Wagner installé près des Giardini à Venise, il répond à Olga qui lui demande : « Pourquoi de jeunes pélicans arrachant les entrailles d'un oiseau sont-ils, sur ce buste, associés à Wagner ? » : « Toujours les tripes. »

« L'oreille » de Pound a tout entendu de la musique de ce siècle. On ne lui pardonnera pas.

C'est pourtant sur cette écoute que tout se joue. Et si le compte rendu qu'Allen Ginsberg fait de sa visite à Pound, en 1967, témoigne d'une élégance rare (notamment en comparaison de ce que Joseph Brodsky rapporte de la visite qu'il fit, en compagnie de Susan Sontag, à Olga Rudge), c'est d'abord parce que Ginsberg est bien placé pour savoir l'importance qu'il doit accorder à l'authenticité de cette oreille : « Dans vos poèmes, vous avez l'oreille. C'est le plus important dans ce domaine. C'est pourquoi il vous est difficile d'écrire un mauvais vers. »

Nice, mercredi 20 février

De la dissidence

Qu'en est-il aujourd'hui de cette oreille ? L'article sur Pound que j'ai donné au *Monde* a été publié le jour même où je signalais chez Gallimard le service de presse du *Póntos*. C'est à cette occasion que Jean-Jacques Schuhl m'a signalé le livre de Joseph Brodsky, *Acqua alta*, publié en 1999 dans la collection de poche « Arcades » (Gallimard) et que je n'avais jamais lu.

L'action, si l'on peut dire..., disons la « mauvaise action », se passe à Venise. Ville que Brodsky dit aimer pour tout ce qu'elle n'est pas, et où la seule rencontre notoire qu'il y fasse, semble être celle de... Susan Sontag. « Au Londra, où je séjournais aux frais de la Biennale de la Dissidence [...], je reçus un appel téléphonique de Susan Sontag qui séjournait au Gritti dans les mêmes conditions. »

Le décor est posé. Nous sommes entre gens de bonne compagnie. Suit le dialogue : « Joseph, dit-elle, que fais-tu ce soir ? – Rien, répondis-je. Pourquoi ? – Voilà, je suis tombé sur Olga Rudge aujourd'hui sur la piazza. Tu la connais ? – Non. Tu veux dire la femme de Pound ? – Oui, dit Susan [comme on sait, voir plus haut, Olga Rudge ne fut pas « la femme de Pound ». Pound était marié avec Dorothy Shakespeare. Il rencontre Olga Rudge en 1923, et ne tarde pas à partager, et jusqu'à ses derniers jours, son existence entre ces deux femmes qui se connaissent et autant que possible s'estiment]... Oui, dit Susan Sontag, et elle m'a invitée pour ce soir. Je n'ai pas la moindre envie d'y aller toute seule. Tu ne pourrais pas venir avec moi... ? »

Et c'est ainsi que deux grands spécialistes de la « Biennale de la Dissidence » (*sic*) vont rencontrer celle à qui l'on doit la redécouverte des partitions de Vivaldi.

La description de cette rencontre est d'une vulgarité, si je puis dire, exemplaire.

Olga doit alors avoir plus de 80 ans. Brodsky écrit : « Une petite dame aux cheveux gris, en parfait état, qui avait encore beaucoup de belles années devant elle, leva un doigt pointu qui se mit à glisser sur un invisible sillon mental, et de ses lèvres pincées sortit un air dont la partition est dans le domaine public depuis 1945, au moins. Qu'Ezra Pound n'était pas un fasciste, qu'ils avaient craint que les Américains (cela sonnait bizarrement dans la bouche d'une Américaine) ne le passent à la chaise électrique ; qu'il ne savait rien de ce qui se tramait... »

Brodsky ne tarde pas à ne plus rien écouter, jusqu'à ce qu'il entende Susan Sontag répondre : « Mais voyons Olga, disait Susan, vous ne pensez tout de même pas que les Américains en aient voulu à Ezra à cause de ses émissions. Parce que s'il n'y avait eu que les émissions, Ezra n'aurait été qu'une autre Rose de Tokyo... » « Je regardais Olga. Il faut reconnaître qu'elle encaissa bien le coup. Comme un mec, ou mieux, en vraie pro. » « Alors, c'était quoi ? demanda-t-elle. – C'était l'antisémitisme d'Ezra, répondit Susan, et je vis le saphir du doigt de la vieille dame s'engager à nouveau sur le sillon. »

Autant, donc, pour l'oreille de Brodsky, particulièrement sensible à la voix harmonieuse de Susan Sontag, et qui aura déjà pris la précaution de signaler qu'il avait aimé le parti pris de Pound de « faire du neuf », « jusqu'à ce que je comprenne que sa véritable raison de faire du neuf était que ce qu'il faisait était en réalité carrément vieillot ; qu'on se trouvait en fin de compte dans un vulgaire institut de beauté. Quant à ses mauvais moments à l'hôpital psychiatrique Saint-Elizabeth, aux yeux d'un Russe, il n'y avait pas là de quoi tomber en extase, et de toute manière cela valait mieux que les neuf grammes de plomb que ses boniments radiophoniques du temps de guerre auraient pu lui valoir ailleurs. »

Voilà un Russe qui ne cache pas son admiration pour la démocratie américaine. Et qui n'hésite pas, courageusement, à écrire : « *Les Cantos* eux aussi me laissaient froid ; l'erreur majeure était vieille comme le monde : la poursuite de la beauté ».

Je suppose qu'étant donné ce que par ailleurs Brodsky nous dit de son écoute et de son oreille, lorsqu'il parle de la beauté, de la poursuite de la beauté par Pound, il veut parler de la musique.

Je devrais remercier Jean-Jacques Schuhl de m'avoir recommandé ce livre... qui confirme si justement ce qu'il peut en être de la surdité des écoutes partielles, et des intérêts de cette surdité.

Laissons Susan Sontag et Brodsky... et qu'on se souvienne – de ses actes – les actes de beauté de la musicienne – les actes de beauté d'Olga...

Quant à Pound, je persiste à penser de son œuvre ce que lui-même a pensé de Malatesta : « Un échec qui vaut toutes les réussites de son temps. »

Marcelin Pleynet
Extrait du *Journal de l'année 2002* (à paraître prochainement).